

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



Métamorphose

La bise a fait rage, effeuillant les roses,
Dépouillant les prés de leur manteau vert,
Et l'on sent mourir un peu toutes choses :
L'automne s'achève, et voici l'hiver.

Nombreux, les oiseaux, chaque aube nouvelle,
Désertent sans bruit cherchant d'autres lieux ;
A peine, au départ, leur gosier rebelle
Peut-il ébaucher le chant des adieux.

Le soleil n'a plus presque de lumière,
Toujours plus étroit se fait l'horizon,
Et des grands frimas la lourde barrière
Se dresse en regard de chaque maison.

Allons, c'est le temps, mes frères les hommes,
Domirons de haut tous les éléments ;
Images de Dieu, montrons qui nous sommes :
Faisons de l'hiver un autre printemps.

Astre merveilleux, soleil de notre âme,
Donne à toute chose un aspect nouveau ;
Au foyer divin réchauffe ta flamme,
Et sur l'univers lève-toi plus beau,

Disparais, linceul, où dort la nature ;
Etends ton gazon, aimable gaité ;
Paraissez, ô fleurs de l'amitié pure !
Jaillissez, ô fleurs de la charité !

Jardin parfumé, famille bénie,
Offre à tous les cœurs tes plus doux appas :
Bosquets verdoyants et pleins d'harmonie,
Fêtes de l'hiver narguez les frimas.

Coulez, clairs ruisseaux où l'âme se mire,
Conversations, babils amicaux ;
Joyeux chocs des mots, cascades du rire,
Jetez vos doux bruits à tous les échos.

Et vous, ô musique ! et vous, poésie !
Oiseaux échappés du divin séjour,
Chantez-nous un peu de la mélodie
Qu'inventa là-haut l'éternel amour.

Eden retrouvé, lieu de la prière,
Ouvre-toi plus large et plus enivrant ;
Déborde de fleurs, d'encens, de lumière,
Et laisse b. ndir l'orgue triomphant.

Echos du saint lieu, vibrez d'allégresse
Aux puissants accords de l'orgue divin ;

Murs, voûtes, parvis, cédez à l'ivresse
Que répand partout le sacré refrain.

Paroles de Dieu dites aux prophètes,
Psaumes de David, cantiques du ciel,
Venez doucement, au milieu des fêtes,
A tout cœur meurtri verser votre miel.

Hiver, maintenant, rugis de colère,
Et sur tous les tons proclame tes droits :
L'homme en paradis a changé la terre,
Et sans nul effort supprimé tes lois.

DERFLA.

Observation

Dans son article, publié dans le dernier numéro de l'OISEAU-MOUCHE, *Firmin Paris* est d'accord avec moi pour désapprouver, au fond, la soi-disant réforme de l'orthographe, décrétée par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, en France : "Je suis, dit-il, fixé immensément en deçà du radicalisme de MM. Gréard, Clairin & Cie." Néanmoins, très optimiste, il soutient que la langue ne souffrira aucunement de cette réforme. Là dessus je me permets de n'être pas de son avis. Si les réformateurs s'adressaient à la génération lettrée d'aujourd'hui, ce serait parfait. Mais c'est l'enfance, comme l'on sait, qui va bénéficier de la mesure ; c'est elle qui, aux examens, résoudra à son gré nombre de cas importants. Dans trente ans d'ici les écrivains ne sauront du français que ce qu'ils en auront appris dans les écoles. Les conséquences de la législation présente se feront pour lors sentir.

M. Paris ajoute qu'un grand nombre de mots seraient pourtant avantageusement modifiés, cela, en dehors de la syntaxe et de l'étymologie. Je n'irai pas contre. Seulement c'est l'affaire de l'Académie, c'est-à-dire du temps. Les langues se transforment insensiblement, sans décret, sans secousse. Et pour me servir d'un vers d'Horace :

Crescit occulto, velut arbor, ævo.

Pour ce qui regarde la française, quand l'œuvre de la nature est faite, l'Académie vient qui choisit, confirme et fixe pour les siècles.

Je ferai une dernière observation. Le *bas-français*, dit M. Paris, ne causera pas plus de dommage à la langue française que le *bas-latin* n'en fit à la langue latine. Il me semble que l'on confond ici. Ce qu'on appelait le *latin vulgaire* et qui fut de tout temps parlé par la plèbe romaine, aussi bien sous Auguste qu'à l'époque de la décadence et après les invasions, ne pouvait avoir aucune influence sur le *latin classique*, parce qu'il en était tout à fait distinct et indépendant. Je ne sache pas d'ailleurs qu'aucun consul ni aucun empereur ait jamais voulu réformer ce dernier par des lois ou des édits. Il n'en est pas de même dans le cas qui nous occupe. Ce qui est modifié ici, ce n'est pas le patois populaire, c'est le *français savant*, le *français classique* : c'est celui-ci même qui court risque de devenir du *bas-français*. Que restera-t-il ?

ABNER.

UN CONCERT POUR LA "SAINTE-CECILE"

Nos musiciens sont littéralement épâtés de la force de leur professeur. Du reste, la réputation de M. l'abbé Bourget—qui n'est plus à faire—justifie bien leur enthousiasme et la décision qu'ils ont prise de célébrer, cette année, la fête de sainte-Cécile, leur patronne, par un grand concert au Séminaire.

Comme plusieurs citoyens ont suggéré eux-mêmes cette idée d'un concert, il n'y a pas de doute qu'il y ait foule. Le programme, déjà ébauché, renferme des choses mirabolantes ; on y trouve, dit-on, du Liszt, du Gounod, du Rossini, du Wagner, du Gotschalk ; puis, des chœurs, des chants comiques, des monologues, enfin du nouveau sur toute la ligne. Ce sera intéressant tout à fait.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 27 Octobre 1900.

POLITIQUE

Ce titre va sans doute faire ouvrir les yeux à plusieurs de nos lecteurs. Comment ! L'OISEAU-MOUCHE, qui se défend *unguibus et rostro* quand seulement on insinue qu'il se mêle de politique, va-t-il maintenant publier *ex professo* un article sur un aussi brûlant sujet ? N'y en a-t-il pas assez partout, de politique ? Les journaux en regorgent ; l'air en est saturé ; du Mexique au pôle, toute l'Amérique du Nord est en ébullition : aux États-Unis, l'élection présidentielle, au Canada, les élections fédérales affolent toutes les têtes. L'OISEAU-MOUCHE va-t-il se jeter dans la fournaise ?

Rassurez-vous, lecteurs, nous avons mieux que de la vilaine politique courante à vous offrir... Voici : nos amis de la *Société St Dominique* ont fait un vrai tour de force : ils ont créé de toute pièce un nouveau système politique, et cela sans révolution, sans secousse, sans presque y penser... comme on fait les grandes découvertes. Sortant des chemins battus, ils ont mis de côté les anciennes dénominations de conservateurs et de libéraux, ce qui n'est pas une mince affaire en vérité, et ils se sont fait des partis à eux.

D'abord, il a fallu choisir une forme de gouvernement : on a divisé le peuple en sections électorales, et l'on a voté au scrutin pour des candidats républicains ou monarchistes. Les monarchistes l'ont emporté. Peut-être les chefs n'avaient-ils pas prévu ce résultat ; car, dans la constitution, il n'est

pas dit où l'on prendra le roi. Peut-être aussi cette apparente lacune n'est-elle due qu'à une profonde connaissance du cœur humain. Les législateurs se seront dit : " Pas besoin de se creuser la tête pour savoir où et comment nous trouverons un roi. Tant de gens se croient appelés à gouverner que nous n'aurons que l'embaras du choix." Quoiqu'il en soit, le roi se trouvera ; il régnera et gouvernera.

Ce n'est pas tout ; il faudra que les mesures d'ordre public et toutes les lois soient discutées devant les électeurs. Voilà qui est plus compliqué ; mais on votera, et sans doute on s'achètera et on se vendra... Halte là ! Ça, par exemple, c'est de la politique moderne, et L'OISEAU-MOUCHE avertit bien les auteurs du nouveau régime à la *St-Dominique* qu'il s'en lave d'avance les mains.

LIVIVS.

Marie est notre mère

Nous célébrons dans le mois d'octobre une fête qui est spécialement chère à notre cœur : c'est la fête de la maternité de la très sainte Vierge Marie. La reine du ciel a plusieurs titres qui commandent nos hommages et réclament un culte de choix ; mais le titre le plus doux et le plus consolant pour le chrétien, c'est le titre de mère. Ce nom béni nous assure que Marie nous aime tendrement et que nous devons nous montrer remplis d'une grande confiance quand nous nous jetons à ses pieds pour lui ouvrir notre cœur. Les circonstances qui ont accompagné la création de la maternité de la Vierge, sont le gage le plus précieux qu'elle nous viendra toujours en aide avec une inépuisable fidélité.

Le Sauveur des hommes vient d'être cloué à la croix pour y expirer entre deux voleurs. Les blasphèmes, les outrages, toutes les abjections de l'humanité lui arrivent pour submerger son âme dans un océan d'injures et d'ignominie. Il semble qu'il a épuisé tous les trésors de son amour pour le salut du monde ; mais non, sa charité n'est pas encore satisfaite. Ce n'est pas assez pour le Sauveur de s'être fait petit enfant dans l'étable de Bethléem, d'avoir mangé le pain de l'exil, d'avoir travaillé pendant trente ans, subi les persécutions les plus hypocrites. Il veut encore souffrir la flagellation, le couronnement d'épines et le crucifiement. Il a tout donné sans mesure pour expier nos péchés. La mort allait bientôt l'enlever de la terre, mais le miracle de l'Eucharistie va perpétuer ici-bas la présence réelle de son corps que les bourreaux avaient barbaquement anéanti. Avant de mourir, Jésus se demande s'il peut faire quelque chose encore, car il nous aime avec

tant d'effusion qu'il ne peut se satisfaire et se rassasier de donner, et dans un suprême effort d'amour, il fait jaillir de son cœur divin une sublime et dernière merveille. Ne trouvant plus rien en lui qu'il n'eût donné en témoignage de sa grande miséricorde, il pense à sa mère bien aimée qui se tient au pied de la Croix, arrête sur elle un regard d'une tendresse infinie, et lui montrant l'apôtre saint Jean qui représente l'humanité, " Femme, lui dit-il, voilà votre fils. " Et dès ce moment Marie fut véritablement notre mère. Jésus avait parlé comme Dieu. Sa toute puissante parole créa en Marie une nouvelle maternité. Cette vierge, par l'héroïque consentement qu'elle avait donné à la sanglante immolation de son fils, devenait l'un des auteurs du salut universel.

Nous pouvons donc nous réjouir, car la Mère de Dieu est aussi notre mère, et son premier acte maternel sera de conserver et d'accroître dans nos âmes la vie spirituelle qu'elle nous avait déjà communiquée par la naissance de Jésus-Christ. En prononçant un nouveau *fiat* à son Dieu, sur la montagne du Calvaire, Marie avait dit une parole pleine de magnifiques conséquences pour nous-mêmes, parole qui, depuis ce généreux consentement, débordé en flots de bénédictions. Ceux qu'elle a adoptés pour ses enfants, elle les élève pour Dieu, les instruit de ses leçons, les soutient de ses conseils, les fortifie de sa protection souveraine et les vivifie à travers les siècles de la vertu toujours vivante de ses exemples. Du haut du ciel, elle veille sans cesse sur nous avec la plus tendre sollicitude et nous protège avec l'affection la plus touchante. Comme une mère dévouée elle nous offre une nourriture précieuse et abondante en présentant à notre méditation chacun des instants de sa vie. Cette nourriture que nous distribue Marie est toute surnaturelle, divine et toute pure ; c'est l'aliment qui féconde notre vie spirituelle. En vérité, la méditation de sa vie, des vertus qu'elle a pratiquées, est pour toutes les âmes une nourriture abondante et substantielle.

La très sainte Vierge a passé par les différentes phases de la vie humaine, elle en a goûté toutes les consolations ainsi que toutes les amertumes, et par là elle est pour tous les chrétiens le plus beau modèle qu'on puisse imiter. C'est dans la souffrance surtout que nous trouvons en notre mère un modèle accompli. L'Eglise l'appelle la Mère des douleurs. Oui, Marie a souffert et justifie le titre de modèle et de consolatrice des âmes affligées. Quelle résignation ne montre-elle pas au milieu de ses douleurs ! Sur le Calvaire elle est crucifiée avec Jésus, avec cette seule différence que toutes les douleurs que Jésus endurait dans sa chair, Marie les endurait dans son âme, et que toutes les plaies dispersées sur le corps de son divin fils étaient réunies ensemble dans le cœur de Marie. Son cœur était comme un miroir sensible sur lequel s'imprimaient toutes les souffrances du Sauveur. Cependant pas une plainte n'est sortie de sa bouche. Voilà donc

pour nous le modèle. Au milieu des épreuves, quand nos âmes sont brisées et abattues sous le poids de la douleur, broyées sous le marteau de la souffrance et transpercées par le fer des tribulations, jetons un regard sur Marie. Dans toutes nos peines intimes et intérieures, dans toutes nos afflictions, dans tous nos besoins, allons à Marie avec confiance ; déposons dans son cœur de mère le secret de nos larmes et nous serons consolés. La souffrance supportée en union avec Marie sera féconde pour nous, et la semence que nous aurons jetée dans les larmes portera des fruits de joie et de gloire.

Chaque page de l'histoire des peuples chrétiens témoigne en faveur de l'efficacité de l'action maternelle que Marie exerce sur ses enfants. Le rosaire que nous récitons tous les jours du mois d'octobre avec tant de foi et de piété, rappelle à notre souvenir un des plus glorieux triomphes remportés par la justice et la vérité, grâce à l'intervention de la Vierge, depuis la navrante tragédie du Calvaire. C'est au pied de la Croix que le Seigneur l'a établie pour nous comme le canal de toutes les grâces, et depuis ce jour, la source n'a jamais tari, le canal a toujours été fécond, les eaux abondantes, et tous les bienfaits qui arosent la grande famille humaine sont distribués par ce canal.

Si Marie est pour nous un modèle à imiter dans les épreuves, et une puissance toujours prête à nous venir en aide, elle est encore un intermédiaire pour la réconciliation. C'est là un des rôles de notre mère qu'il ne faut pas oublier. Souvent Dieu le Père s'arme de colère contre nous à cause de nos crimes, souvent son bras est levé et se dispose à frapper le pécheur. Marie intervient, supplie et Dieu pardonne.

Soyons fidèles à la bénir et à l'invoquer et toujours elle nous exaucera. Les impies qui l'ont blasphémée, les hérésiarques qui ont nié son noble et glorieux titre de Mère de Dieu, ont trouvé, dans une mort pleine d'horreur, le châtement de leurs crimes : preuve de la lâcheté et de l'ingratitude qu'il a dans un fils qui méprise sa mère et a l'injure sur les lèvres pour flétrir la créature qui devrait posséder son cœur.

Nous, comme de véritables enfants, nous devons conserver pour notre mère du ciel un amour constant et profond. Notre dévotion envers Marie sera le gage de sa fidèle protection, et les ardentes prières que nous lui adresserons nous assureront l'amour de son cœur de mère.

JOAS.

UNE VOIX D'OUTRE-MER

Paris, octobre 1900.

Quel intrépide voyageur que l'OISEAU-MOUCHE ! Quand on le connaît, on s'étonne de l'intérêt porté à certains pigeons pour les rares services qu'ils rendent à la société—bagatelle en comparaison des prodiges opérés par l'OISEAU-MOUCHE. A coup sûr, si on lui savait des instincts moins pacifiques, je suis convaincu qu'on solliciterait son concours

pour traiter les graves questions diplomatiques qui agitent le monde à l'heure présente.

Après une absence trop longtemps prolongée, il savait notre impatience à le voir revenir. Aussi, en moins de quinze jours, il franchit les mers, parcourt l'Italie et la Suisse. Par malheur, il ne trouve dans ces contrées que les vestiges d'un passage déjà lointain. Tout autre se serait découragé. Lui, point du tout. Exténué de fatigue, le dos tout maculé par de méchants coups de plume, il n'en poursuit pas moins son vol, cherchant partout, ne se donnant trêve ni repos, jusqu'à ce qu'enfin il m'ait découvert dans un coin de cette belle France, où tout ce qui est canadien reçoit un accueil si bienveillant.

Dire notre joie et le long entretien que nous eûmes ensemble serait superflu ; ce sont choses qui se devinent facilement. Si la rencontre d'un ami fait toujours du bien au cœur, combien plus grand est le bonheur, alors que, loin du pays, ces mêmes amis se revoient après plusieurs mois d'une dure séparation !

Des nouvelles, il en avait plein son sac. Questionné et transquestionné, il a répondu à la plupart de mes interrogations, sans pouvoir pourtant satisfaire toute ma curiosité. C'est pourquoi je le priai de vouloir bien faire encore un prompt voyage au Canada, la chose étant si facile pour lui... Et... crac, d'un coup de son aile, le voilà reparti !

Mais j'ai eu bien soin, croyez moi, de lui souffler à l'oreille mille petits secrets pour chacun de mes amis du Séminaire ; je lui ai surtout recommandé de présenter fort poliment mes humbles hommages à M. le Supérieur, mes félicitations et bons souhaits à M. le nouveau Directeur, et à M. M. les professeurs ; à tous les écoliers, petits et grands, l'assurance d'un intérêt toujours constant aux progrès qu'ils font dans la voie de la science et de la vertu.

Il m'a dit, en confidence, qu'il avait accès un peu partout maintenant, principalement aux foyers des presbytères, et a promis de porter une bonne parole de ma part à tous ces personnages dont je garde un religieux souvenir. Même, je crois qu'il osera leur demander une petite prière ; il sait comme j'en ai grand besoin !

A bientôt donc, cher Oiseau. Comme l'an dernier, tu viendras fidèlement tous les quinze jours égayer ma solitude de ton joyeux ramage, me parler du pays absent et me raconter les exploits de notre jeunesse étudiante dont tu es le digne interprète. Ici, tu le sais, on ne te traite point en étranger et je ne suis point seul pour t'ouvrir toutes grandes les portes de la maison. On t'aime ; et si ton humilité le souffrait, j'aurais beaucoup de révélations à te faire. D'une oreille indiscreète, j'ai recueilli soigneusement, ici, là, tout le bien qu'on disait sur ton compte ; mais taisons tout cela, tu ne souffres pas la louange.

Espérons que tu conserveras longtemps encore ta robuste santé et que

les deux plumes, dont tu pleures la perte, repousseront vite, entourées d'autres plus, jeunes et aussi belles, si c'est possible.

A. GAUDREULT, ptre.

Ordination de M. l'abbé N. Saint-Gelais

Le 7 et le 8 octobre 1900 à Notre-Dame de
Laterrière

J'arrive de Laterrière où j'ai assisté à de grandes démonstrations. Ne croyez pas que je veuille supplanter Benjamin, le délégué de l'O.-M. aux fêtes de Jonquières, non, je ne suis pas "reporter" ; je m'en défends, et le lecteur peut accorder la foi la plus entière à tout ce que je dirai. Ma fête embrasse deux jours : dimanche, ordination et dîner au presbytère ; lundi, première messe et banquet à la résidence de la famille Saint-Gelais.

L'ordination.—Je voudrais être peintre pour raconter aux yeux mêmes la scène grandiose qui s'est déroulée sous nos regards, dimanche dernier. Le tableau ne serait ni trop grand ni trop petit, représentant—vues du jubé—la nef et l'abside de la charmante église de Laterrière. A droite, la fenêtre dévoilerait la silhouette multicolore de l'avant-garde des Laurentides ; sur la gauche, le regard serait conduit, à travers les prés jaunés, jusqu'au superbe horizon, ou nuages et végétation marient leurs couleurs, là-bas, quelque part au-dessus de Chicoutimi. Au centre, sur le fond du tableau, formé par le nouvel et élégant autel, dans une lumière bien ménagée je placerais le groupe principal, avec les avant-plans de l'assistance dont les premières lignes accentuées vigoureusement, servirait de repoussoir... Le Pontife vient de s'asseoir à l'autel ; les ministres sacrés l'entourent. Tous ensemble ont prié le ciel de venir en aide à la terre. Ici, j'hésite ; quel point de l'ordination fixer sur la toile ? Voici l'ordinand prosterné : il proteste une dernière fois de son renoncement, de son abandon ; n'est-ce pas bien beau ? Ou plutôt le Pontife exhorte le nouveau David, que Dieu veut signer de l'onction sainte, et lui rappelle les sublimes du sacerdoce ; c'est l'Église, la bonne mère, qui ne peut se lasser de recommandations ; ne serait-ce pas plus beau ?—Mais écoutons. Avant de couronner l'édifice spirituel par la consécration, l'Évêque a dit : "Scis illum dignum esse ? Savez-vous s'il est digne ?" Alors, tous les ouvriers intéressés : les parents, le pasteur, les directeurs ont répondu par la voix de l'archiprêtre : "En autant qu'il est permis à la nature humaine de juger, Seigneur, il est digne, tous nous y avons travaillé, Seigneur, et il est digne." Comme la colombe autrefois à Noé, ils disent : Descendez, Seigneur, ce sol est prêt pour que vous y reposiez ; il est purifié, raffermi, vous le féconderez ! Et sur l'affirmation de sa faible créature, Dieu, la science infinie et le Souverain Maître, Dieu "croit," obéit, et descend... Quelle scène ! Mais je brise mon pinceau : elle est plus du ciel que de la terre....

Le sermon fut donné par M. le Directeur du Grand Séminaire. Développant et appliquant ce titre : *Prædicate evangelium omni creatura*, l'orateur sacré annonça la bonne nouvelle—la naissance d'un nouveau prêtre—aux anges, à l'Église, aux parents, à la paroisse, aux pécheurs, aux éléments dont ce prêtre avancera la glorification ; car il hâtera l'accomplissement des temps, en aidant à réaliser le nombre d'élus voulu de Dieu. La seconde partie du sermon était une invitation à recourir au ministère du prêtre et à le bien respecter, lui qui est si élevé en puissance et en dignité.

A midi, dîner au presbytère, présidé par

Sa Grandeur Mgr Labrecque. On remarquait, au nombre des hôtes de M. le curé, M. l'abbé Saint-Gelais, accompagné de Monsieur et de Madame Saint-Gelais, MM. les abbés J.-A. Tremblay, directeur du Grand Séminaire, Louis Boily, de la cure de Saint-Dominique, Eug. Frenette, secrétaire de Sa Grandeur Mgr Labrecque, Thomas Tremblay, directeur du Petit Séminaire.

La première messe—Sans doute, le Saint Sacrifice est toujours grand, toujours majestueux, la raison nous le dit : il est partout et toujours le prolongement du drame du Calvaire, à travers les âges. Sans doute, mais "le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas." N'était-il pas bien légitime que les assistants trouvaient un peu plus touchante cette première messe ? Ils avaient là, les uns un fils, les autres un élève, ou un confrère, devenu "roi de force," prodige de grandeur. Pour le prêtre aussi le spectacle devait être singulièrement nouveau lorsqu'il déposait sur la patène l'offrande de ses intentions les plus saintes, les plus pures, les plus filiales, lorsqu'en son âme ardente s'est allumée la flamme inconnue : l'enthousiasme d'un premier *Sursum corda*. Et le silence qui sépare le *Sanctus* de la consécration ! et cette naissante audace du *Pater : audemus dicere*...
.... J'irai plus loin. Le cœur du Maître a dû répondre par un tressaillement, je dirais, exceptionnel à cette voix qui avait soupiré si longtemps la plainte du lévite : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea a te, Deus* !... *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei* ? Est-ce que la mère terrestre—qu'il ne faut pourtant pas comparer à Jésus—n'a pas un cri plus joyeux, un baiser plus nerveux pour l'enfant dont les pieds marchent leurs premiers pas ? ... Oh ! s'écriait notre confrère, que l'on disserte tant que l'on voudra sur les émotions d'une première messe, nul n'approchera de la réalité que celui qui y aura passé ! Ce qui se ressent alors est indicible, et s'éternise dans l'âme—... M. le curé Marceau voulut bien guider lui-même le premier sacrifice de son jeune paroissien.

N'oublions pas, avant de partir pour le banquet, d'appeler l'attention sous la belle musique et les chants de circonstance, donnés par le chœur de l'orgue sous la direction de M. l'abbé Boily.

Le banquet—Joyeuse assemblée que je me plaisais à rapprocher—avec raison, je crois—de ces vieilles réunions canadiennes-françaises, si prestement burinées par de Gaspé, dans ses *Mémoires* et ses *Anciens Canadiens*. Cent ans plus tôt, la résidence des messieurs Saint-Gelais se fût appelée un manoir ; et nous doutons que le seigneur d'outre-siècle ait jamais apporté plus de tact et de cœur à exercer l'hospitalité la plus magnifique.—Accueil et banquet vraiment dignes des âges féodaux ! On voulait faire votre conquête et l'on était sûr d'y réussir. Déjà le "clapotement" des pavillons chante victoire, et une vive fusillade vous a rendu l'esprit docile : tout ce qu'il y a de contraint de gêne chez vous demande quartier. Vous n'êtes pas encore dans la maison que vous vous sentez de la maison. Une armée de souriants visages vous attendent : une ! deux ! et vous voilà dépouillé. Vous n'avez plus ni manteau, ni malle, ni parapluie ; vous n'êtes plus maître de vos mains que chacun presse avec cordialité. La joie qui règne partout vous a vite ouvert à la conversation. Inconnues les angosisses de ces arrivées guidées où l'on se provoque à l'entretien par des banalités sur la température. Ici, peu importe qu'il pleuve ou qu'il neige ! vous jasez, vous riez, vous chantez même, s'il vous plaît "d'accompagner" l'harmonium Mason & Rich, qui y va tout le temps de ses cinq octaves dans le concert général. Enfin ! les hôtes doivent rappeler à la joyeuse société que, avec les tristesses et les sollicitudes de la vie, elle oublie... le dîner.

Brillat-Savarin n'était pas de la compagnie, et je n'ai jamais lu sa *Physiologie du goût* ; on ne doit donc pas s'attendre à des commentaires gastronomiques sur le menu : ils feraient ici, d'ailleurs, une bien peu délicate figure. Mais je puis toujours dire que, de l'avis de personnes graves auprès desquelles je me rassurai sur la justesse de mes appréciations, "notre banquet" fut hors concours, tant pour le choix et la variété du menu, que par son organisation parfaite. Les organisateurs et les cordons bleus—heureux vatels !—s'en sont tirés l'honneur intact et la vie sauve : il n'y eut d'embrochées que d'innocentes volailles.

Au nombre des cent convives, M. l'abbé Saint-Gelais comptait une gracieuse nièce de cinq ans et un vrai canadien de neveu, qui représentaient la quatrième génération auprès de l'aïeul. Le dernier "service" fut une adresse que les frères du jeune prêtre accompagnait d'un joli cadeau. M. l'abbé Saint-Gelais fut heureux dans sa réponse, comme il arrive toujours lorsque c'est le cœur qui parle. Pourquoi toutes ces démonstrations, s'est-il demandé ? *Quia fecit mihi magna qui potens est* ; parce que Dieu a opéré en moi des merveilles. Qu'il en soit éternellement béni ! c'est tout ce que je puis lui rendre aujourd'hui : des actions de grâces. Merci à Dieu pour les bons et généreux parents, les saints pasteurs, les guides si prudents qu'il a échelonnés dans la première partie de ma vie. Après Dieu, ils m'ont fait ce que je suis... Merci donc à tous et par tous, merci à Dieu ! *Magnificate Dominum mecum* !—M. le curé Marceau nous distribua quelques-unes des perles du pieux symbolisme qui remplit son âme. Entre autres choses : avisant une ancre artistique, qui dominait les convives, du sommet de l'un de ces gigantesques gâteaux dits de Savoie, il avertit ses auditeurs de jeter en haut, là où rien ne passe, l'ancre de leurs souvenirs, afin que la mémoire de ces jours ne cessât jamais sa pieuse influence dans leurs âmes... Déjà plus d'un cœur déversait par les yeux le trop plein de sa joie et de ses émotions. M. le Directeur du Grand Séminaire en profita pour nous rappeler le ciel. C'est le propre des grandes joies terrestres, dit-il en substance, de se traduire par les larmes. Pleurons donc, c'est ce qu'il y a de plus doux ici-bas. Mais n'oublions pas le lieu où joies et bonheur s'épanouissent sans la rosée des larmes : ce lieu, c'est le ciel... N'importe, en attendant, il y a ici bien de la joie, et le séminaire de Chicoutimi, que je représente en cette circonstance, y prend une large part. M. l'abbé Saint-Gelais a toujours été un modèle, soit au Petit, soit au Grand Séminaire ; avec la grâce de Dieu, il sera un saint prêtre. Il se dirigera vers le ciel et nous entrainera à sa suite. Et tous, espérons-le, nous aurons le bonheur de nous asseoir un jour au banquet éternel et du goûter les joies qui ne finissent jamais.—M. l'abbé Boily, cédant à des souvenirs de reconnaissance, retraça délicatement le zèle de M. le curé à diriger les jeunes gens vers le sanctuaire. Lui-même parlait en connaissance de cause... Puis il terminait de bonnes et de chaudes pensées, en répétant les mots de l'apôtre : *Bonum hic esse* ; nous sommes bien dans les élan de cette joie. Que ne pouvons-nous y rester ! Mais M. le curé était déjà debout pour rétorquer les éloges "lancés" à son adresse et vaincre les dernières résistances de l'assemblée, qui le voulait retenir plus longtemps, par une fine application de la parole *Nunc dimittis*. Maintenant que j'ai vu prêtre cet enfant de ma sollicitude ; maintenant que la joie, que le bonheur se sont levés sur tous les fronts, permettez-moi de me retirer, mes enfants ; *Nunc dimittis*. Mon devoir me veut aujourd'hui aux Quarante-Heures de la paroisse voisine. Tous s'inclinèrent devant la parole du pasteur.

Peu de temps après, on nous accordait à nous-mêmes notre *Nunc dimittis*. Chemin fai-

sant, moi, je dressais déjà sur le métier les fils de ce compte rendu, et je réfléchissais aux avantages des fêtes de ce genre, où vont se retremper la foi, l'union de famille et le vrai patriotisme. Oh ! nous avons encore des chrétiens, des canadiens ; ces canadiens ont encore le cœur ardent, généreux, que la France acclimata jadis en sa "terre de Canada." On retrouve chez eux cette joie de famille, si franche et si ouverte, particulière à notre nom. Ils conservent aussi le culte du prêtre qui est l'échelon par lequel le culte de Dieu touche à la terre. Le prêtre ! leur père de toutes les heures, leur veillami, leur chef infatigable dans le besoin. Comme ils lui donnent spontanément confiance et affection ! C'est constater combien ceux-là contredisent le cœur canadien-français qui veulent lui enlever sa foi, puisque dans son état normal, il ne désire pas d'autre point de ralliement que son clocher auquel il attache volontiers l'emblème de la patrie. Affaire de tempérament, diront les uns. Non ! j'y vois moins un caprice que la manifestation d'un besoin, raisonné ou non. C'est que, lorsque le drapeau de la foi et celui de la patrie fraternisent, les individus sont heureux, la famille stable et, conséquemment—la société va son chemin sans butter aux "questions sociales." Oh !... La voiture s'arrête, nous voilà arrivés. C'était à souhaiter. Je donnais en plein à côté de mon compte rendu... en pleine ethnographie ! Hélas ! il est si difficile de faire métier de reporter sans devenir la chose !

Merci à sa Grandeur Mgr Labrecque, merci à M. le curé Marceau, merci aux parents, merci à tous... merci à Dieu ! pour une si belle fête.

A MOUR.

MESSIEURS LES MARCHANDS SECRÉTAIRES DE MUNICIPALITÉS

— ET — INSTITUTEURS TROUVERONT A NOS MAGASINS

L'assortiment le plus complet de Livres d'Écoles, Livres blancs pour municipalités, Cartes géographiques et Fournitures d'Écoles et de bureau en général.

Machine à écrire "EMPIRE" vendue
\$60.00

LIBRAIRIE GUAY-GODBOUT
CHICOUTIMI

COTE, BOIVIN & CIE IMPORTATEURS

ÉPICERIE

PROVISIONS

FERRONNERIES

En gros

N. B.—Nous faisons une spécialité de matériaux de constructions de toutes sortes.

CHICOUTIMI

COMPAGNIE D'ASSURANCE

Commercial Union d'Angleterre
Limitée

Capital et Réserve, \$32,000,000

FEU, VIE ET MARINE

J.-Ed. SAVARD,

Gérant.

Agent pour Chicoutimi et le Lac St-Jean.